

UNE AIDE INFIRMIÈRE DE LA CROIX-ROUGE A TOUL EN 1939-40

Nombreux sont les Toulousains qui se souviennent de la sombre période de septembre 1939 à l'été 1940. Madame X. A. raconte ici ses souvenirs : son activité auprès de la garnison de Toul comme aide-infirmière de la Croix-Rouge et son odyssee à travers la France au moment de l'exode.

J'avais trente-sept ans en 1939. Après les discours tonitruants d'Hitler, à la radio, qui me rendaient folle d'inquiétude, ce fut encore la guerre.

Mon mari fut mobilisé à Toul, dépôt 206, sergent-chef de réserve; il disparaissait, à la caserne Lamarche dans les paperasses du recensement des hommes mobilisés à Toul. Depuis mon mariage, j'assistais aux réunions du Comité de la Croix-Rouge. J'avais un petit diplôme d'aide-infirmière CR. Repérée par les nobles dames, je fus engagée, blouse blanche, voile et tablier, dans une équipe CR, à la gare de Toul où arrivaient les blessés des premiers combats de la Moselle et les réfugiés. Il fallait faire du café pour eux, dans le percolateur géant des employés de chemin de fer, que ceux-ci avaient mis à notre disposition, sans nous en avoir expliqué le fonctionnement. Personne n'osait y toucher. Téméraire et inconsciente, je tournai des robinets, le miracle eut lieu, il coula du café. Notre comité CR de Toul n'était pas très riche. Il fallait trouver de l'argent pour acheter du lait, du chocolat, etc... Avec une jeune fille, je quêtai à l'arrivée des trains. Les voyageurs étaient très généreux pour la Croix-Rouge. Mais le chef de gare, fort d'un règlement datant de la guerre de Cent ans, interdit ce genre d'exercice qui rapportait si bien. Je voyais arriver les blessés couverts de pansements. Ils avaient l'air très atteints.

Je pensais que ma science était bien limitée pour pouvoir les soigner convenablement, je me voyais mal dans le rôle d'infirmière.

C'est alors, qu'une amie, directrice d'un "foyer du soldat UFA" m'a proposé un engagement dans son organisation. J'ai fait avec elle et sa soeur, dans différentes casernes, pendant un mois, mon apprentissage. Les yeux baissés, la mine modeste, je servais le café aux mobilisés de tout poil qui se pressaient dans leur salle. Ce n'est pas si facile qu'on le pense.. Il y avait tellement de soldats à Toul, venus rejoindre leurs dépôts 206 et 209, traînant le soir en ville, buvant trop, qu'il fallait créer des foyers pour les accueillir, et leur fournir tout le bric-à-brac nécessaire aux hommes: pipes, papier à lettre, enveloppes, savon à barbe, rasoirs, etc... et leur donner, en même temps que le réconfort d'une boisson non alcoolisée -sauf la bière-, la présence féminine vêtue d'une blouse bleu pâle, voile en tête. Tâche exaltante, n'était-ce pas bien trouvé?

Engagée pour la durée des hostilités, dépendante du Ministère de la Guerre, me voici directrice du "Foyer UFA", en novembre à la caserne Fabvier, située à 5 Km de Toul. J'achetai une bicyclette et j'étais ravie, car j'ai toujours aimé organiser, créer quelque chose. Le Colonel du dépôt 206 a mis à ma disposition une grande salle, m'a donné trois plantons choisis et m'a laissé me débrouiller. Il a fallu acheter tout le matériel: cuisinière, marmites, lessiveuse, (excellent le café à la poche), commander du charbon, de la bière, aller à la Manutention et à la Concentration pour acheter café et sucre par 50 kg, des marchandises, en plus de celles fournies par les foyers UFA. J'ai eu aussi la chance

de bénéficiaire de tables, chaises, armoires, livres, provenant d'un foyer de Sarralbe, replié à Toul. Le foyer ouvrait le matin pour le café, le chocolat et les croissants apportés par un boulanger de Toul, ainsi que, servis par les boys, les gâteaux pour midi. J'arrivais à 10 heures -fermeture à 13 heures- ouverture à 17 heures jusqu'à 20 heures, un règlement qu'il fallait respecter.

J'avais eu jusque là une vie tranquille. Peu loquace, il a fallu délier ma langue, car mon rôle était surtout de bavarder avec tous les hommes parqués dans leur caserne et s'ennuyant fermement. Un jour le boy me dit:

- Savez-vous avec qui vous parlez tous les jours?

- Non.

- Ce sont les prêtres qui disent la messe tous les matins.

Comment pouvais-je savoir? Ils arrivaient en maillot de corps, très décontractés et je leur racontais n'importe quoi. Quand j'ai su à qui je parlais souvent, j'ai eu l'impression d'avoir pataugé abominablement en leur faisant part de mes réflexions sur la critique d'un livre, que je jugeais trop sévère.

J'étais bien occupée. La comptabilité des foyers était très compliquée. Inventaire par ci, inventaire par là, additions énormes; mais j'avais heureusement un boy qui comptait mieux que moi. Quand il y eut de la neige et, pendant trois semaines, du verglas, on allait à pied. Nous rencontrons un matin le médecin-commandant, X essaie de saluer tout en gardant l'équilibre, l'officier lui dit:

- Ne salue donc pas, tu vas te casser la gueule...

C'était "la drôle de guerre".

Au moment des fêtes de fin d'année, j'ai reçu, de la grande direction de Paris, un tas de suggestions pour organiser dans mon foyer une fête de Noël, avec ronde autour du sapin, chants, etc... Je n'étais pas du tout inspirée par les circulaires, j'avais d'autres idées. J'avais tout de même très envie d'avoir un sapin orné de boules et de bougies. Je suis allée demander au Colonel de la Coloniale, qui était, celui-là, toujours à moitié "cuit", un sapin.

- Un sapin, me répondit-il, on va

aller en gauler un...

J'étais suffoquée! Je n'ai jamais voulu savoir où on avait été en "gauler" un, toujours est-il que, le lendemain, j'ai trouvé un arbre magnifique à la porte du foyer. Et je suis allée demander aux commerçants de Toul que je connaissais bien, un peu d'argent, des chaussettes, de la laine, des petits cadeaux, pour organiser une tombola dont les lots iraient aux plus déshérités des hommes (les boys les connaissaient et me les nommaient. Ils m'ont aidée, ainsi que des types sympas). Un clown est allé chercher à Paris son costume scintillant, des chanteurs se sont proposés. J'ai invité les officiers et les copains des autres casernes et on a fait une petite fête bien plus virile -la ronde autour du sapin, avec les coloniaux, j'aurais eu bonne mine!

C'était vraiment une drôle d'époque -un peu de répit, d'insouciance forcée, en attendant quoi? Nous n'allions pas tarder à le savoir- les événements prenaient une mauvaise tournure. Les permissions de X furent supprimées, je ne le voyais plus que derrière les grilles de sa caserne. Les Allemands envahissaient la France. Les combats et les alertes commencèrent. Les réfugiés arrivaient de nouveau. Je me suis installée chez ma belle-mère, plus en sécurité, à l'abri des bons gros vieux murs, mais au moment des alertes, la nuit, je n'allais jamais à la cave. Je n'avais peur que des Allemands. Les Lorrains se souviennent... C'étaient des moments pleins de trouble et d'anxiété. Je faisais les valises avec l'idée de plus en plus envahissante que j'allais fuir le plus loin possible des Allemands. Et ce moment arriva, en effet. C'était la débâcle générale, on ne pensait plus, on ne réfléchissait plus, on partait -tout le monde partait- Affolement collectif horrible.

Le 14 juin, au matin, je suis allée à la caserne Lamarche, où se trouvait mon mari, pour le supplier de partir en voiture avec moi. Il a refusé, me disant:

- Cela ne durera pas longtemps.

Hélas, il était bien trop militaire pour me suivre. J'ai continué vers mon foyer pour y prendre l'argent, les livres de comptes, un peu de sucre et de café, navrée de laisser des provisions aux Allemands. Les officiers partaient en voiture.

X partit à pied avec ses camarades et fut fait prisonnier aux environs de Sion. Le cauchemar commençait. Les administrations avaient été repliées dans le Midi. Les civils et les militaires encombraient les routes dans une pagaille indescriptible. Ce 14 juin, je suis allée voir ma belle-mère qui, pour rien au monde ne voulait partir, et qui s'est décidée brusquement, paniquée, n'emportant qu'une immense valise dans laquelle se trouvaient un vieux manteau, un réveil et une pelote de ficelle rouge! Ce qui fit, bien plus tard, l'objet de commentaires amusés dans la famille. J'ai entassé dans la petite Simca le plus de choses possibles: linge, valises, objets précieux, photos, bidons d'huile et d'essence. Nous sommes allées chez mon beau-frère, comptant partir avec lui et sa famille. Il n'en finissait pas de charger sa voiture, les bombes tombaient sur la ville. Je suis partie sans eux, la mort dans l'âme, sans bien réaliser que j'allais errer sur les routes, sans savoir où aller, me guidant vaguement avec la carte du calendrier des postes. A Bicqueley, nous avons dû nous arrêter et entrer dans une maison, tant les bombes descendaient. Et combien de fois ne sommes-nous pas allées nous coucher dans un fossé, la route étant mitraillée par les avions. Il y avait une cohue innombrable, indescriptible, mêlée de convois militaires et de voitures civiles. Comment ai-je pu poursuivre ma route? Avec l'énergie que me donnait la peur des Allemands. Il y eut la mémorable montée du plateau de Langres, les voitures se suivaient pare-choc contre pare-choc. Ce fut pénible. Le soir je me suis reposée une demi-heure, m'étendant dans l'herbe. On a essayé de me voler ma voiture brisant la poignée de la portière. J'ai suivi pendant des kilomètres, phares éteints, un camion, me guidant sur la lumière rouge de son feu de position. Nous sommes arrivées à Mâcon, où nous avons pu prendre un petit repas, dans un restaurant au milieu d'officiers qui n'avaient pas l'air troublés! Ensuite, de nouveau la route, souvent sous la mitraille des avions. Je me dirigeais sur Moulins, où se trouvait une parente. Elle n'avait pas de place pour nous dans sa maison. J'avais un ordre de mission qui me donnait certains droits. (Le système D fonctionnait bien). J'ai pu, grâce à lui, faire réquisitionner

une chambre chez des habitants. Le lendemain, nous avons poursuivi la route, et nous sommes arrivées à Saint-Pourçain, chez des cousines. Le lendemain nouveau départ. Les villes du Centre étaient bourrées de réfugiés, on ne trouvait de place nulle part.

Alors là, partie au hasard, je n'avais plus d'essence. A Commeny, j'avisai un officier hagard qui s'appêtait à monter en voiture. Je lui demande de l'essence, en lui montrant mon ordre de mission. Il m'a donné un bidon de 10 litres et m'a dit, très sérieusement:

- Suivez la colonne.

Elle se composait d'un soldat sur une moto, de sa voiture et de la mienne. Non moins sérieusement, j'ai suivi la colonne pendant quelques kilomètres.

Un orage, un arrêt dans une maison accueillante, où on nous offre du thé et des gâteaux. Quel voyage harassant! Arrivées dans la Creuse, plus d'essence. Il a fallu s'arrêter à la première maison d'un village, plein de réfugiés. Je demande qu'on me loue une chambre. Après bien des paroles, des palabres et des supplications, une brave femme nous conduit chez des gens sympas, qui disposaient de la maison du grand-père décédé. Ma belle-mère a pu vivre à peu près normalement dans cette maison. Le lendemain laissant la voiture sous un hangar, je quittais Issoudun-Létriex, avec un simple balluchon et une couverture, en compagnie des boulangers de la manutention de Nevers qui allaient plus au Sud et qui voulaient bien m'emmener dans leur camionnette. Je cherchais à retrouver la vingtième région, repliée à Bordeaux.

Naïve, consciencieuse, ou complètement déboussolée? Mes compagnons étaient de braves gens bien déprimés. Après des kilomètres et des kilomètres, nous arrivons vers le soir dans une ferme. Les hommes entrent dans la maison, moi sur leurs talons. La bonne femme m'a repoussée et m'a laissée dehors me prenant pour qui? "Pour une fille à soldats" disait ma cousine J. en riant. Mais ceci est une autre histoire de ma jeunesse. Je ne m'étonnais plus de rien. Le soir, le fermier nous a offert le hangar empli de paille pour y passer la nuit. Grimpant sur le haut du tas, je me suis enroulée dans ma couverture, et j'ai

dormi du sommeil des anges. Réveillée le matin par de drôles de grattements, j'avais très peur des rats. Ce n'étaient qu'une poule et ses poussins. Toilette sur le bout du nez, à la pompe, dans la cour de la ferme, on a eu le temps de me faucher ma montre. Je n'avais même plus le réflexe de protester. En route de nouveau. Nous arrivons à Guéret. Au moment où nous entrons dans la ville noire de monde, réfugiés et militaires mêlés, les bombes tombent dans un fracas infernal. Sautant de la camionnette, je me suis glissée sous un camion. En un instant la rue fut pleine de blessés, de morts -une vraie tuerie- Une femme, les genoux éclatés hurlait, un soldat affalé sur sa bicyclette, des enfants, la tête en sang, des cris, des appels. Nous essayons de fuir. Un deuxième bombardement, je me retrouve dans un fossé; j'avais juste le temps de voir la formation des avions brillant au soleil. Mes compagnons étaient plus morts que vivs. Le conducteur allait de plus en plus vite pour fuir cette vision d'horreur.

J'avais toujours mon idée fixe -Bordeaux- je m'y rendais tout simplement. Mes anges gardiens m'ont déposée à la croisée d'un chemin, s'en allant plus loin vers le Sud.

Débarquée avec mes affaires, le rucksac sur le dos, me voilà sur la route de Périgueux. Arrivée en ville, je demande à un jeune scout de me conduire dans un centre d'hébergement. Il m'a regardée et a dit, très gentiment:

- Non, Madame, venez avec moi chez mes grands-parents.

Je suis arrivée dans cette aimable famille où je fus reçue à bras ouverts. J'ai pris un vrai repas et on m'a conduite chez une personne amie qui a dressé un lit dans son salon. Alors j'ai pu passer une bonne nuit, sans trop d'inquiétude. Et le lendemain, c'est la Providence qui m'a jetée dans les bras de mes cousines J. Je sortais de la cathédrale Saint-Front quand elles y entraient. J'étais sauvée.

J'ai vécu avec elles et leurs enfants pendant quelques mois, la période la plus heureuse de ma vie perturbée par l'exode. En attendant d'autres péripéties.

Mme X.A.